

1986

5 janvier. Paris. Hier soir, comme j'allais chez Ludmilla¹, le chauffeur de taxi m'interroge timidement, me demande si je ne suis pas... J'ai ma casquette sur les yeux, je suis vieux et fatigué. Il est algérien, il se souvient de la lutte pour l'Algérie, il avait à peine plus de vingt ans à ce moment-là. Il me demande si le gouvernement algérien m'a jamais témoigné sa reconnaissance. Je réponds que ça m'aurait gêné. Il ne veut pas se faire payer la course, je lui donne quand même vingt francs, tout ému, réconforté. Je croyais que les Algériens eux-mêmes m'avaient oublié. Chez Ludmilla, un ancien diplomate français qui ne connaît des événements des dernières années que ce qui est à l'avantage de la France. Il n'a rien lu, ni sur Diên Biên Phu, ni sur l'Algérie. Je lui ouvre les yeux un moment, puis m'apercevant que ça ne sert à rien, car on est tous maronites ici, donc tous contre les Arabes, viscéralement, et non sans raisons, m'arrête. Schéhadé, comme un squelette, plein d'esprit et de poésie, pétillant.

6 janvier. Hier, Guillevic : « Je me demande s'il ne serait pas temps pour moi d'entrer à l'Académie. Jean-Jacques Gautier m'a appelé Maître. » Suffoqué, je le ramène à des vues moins risquées. Il ne sait pas que cette académie comprend en majorité des hommes de droite et ne voudra jamais d'un poète communiste comme lui. L'homme qu'il est vit comme il peut et n'a aucune notion de la vie. A côté de lui, je me prends pour un gros malin. Il me dit que jamais les femmes n'ont été plus généreuses

1. Anghelopoulo.

JOURNAL

pour lui, malheureusement il ne peut plus baiser et il est malheureux. Lucie : « S'il en trouve une qui l'aime et qui le soutient, je suis prête à céder la place... » Hélas, je l'entends mal, il gargouille dans sa barbe.

Repensé à Jünger. Il a quatre-vingt-douze ans, et il a peur de voir rééditer *La Guerre notre mère* à cause des ennuis que cela lui vaudrait : on le prendrait pour un militariste. Eh bien, qu'est-il d'autre ? Il craint pour sa pension, pour l'opinion comme pour les ventes. Comment le héros qu'il a été peut-il avoir peur de tigres de papier ?

8 janvier. Hier, chez Ludmilla, on me dit que Gabriel Matzneff dit beaucoup de mal des juifs pour se dédouaner d'être juif par sa mère à qui il extorque, paraît-il, beaucoup d'argent. Moi qui le croyais généreux, et qui m'étonnais qu'il ne m'ait jamais remercié de ma note sur lui dans l'édition originale de *Prière à Mademoiselle Sainte-Madeleine*.

Resté couché toute la journée, n'en pouvant plus, ne sortant que pour aller chez Ludmilla, qui me donne des pilules homéopathiques, merveille, qui me remontent, et un baume miraculeux pour ma colonne vertébrale. Bonne nuit et, ce matin, d'attaque.

Banine, enfin, me dit que Perpetua, la première femme de Jünger, était un terrible despote, qu'elle n'a jamais rien lu de lui et que, lorsqu'il revenait de Paris avec un flacon de parfum pour elle, elle le jetait par la fenêtre. Elle savait qu'il avait une maîtresse à Paris, une belle Allemande qui y vit toujours et chez qui il descend. Banine ressemble, en plus petit, à Arletty, par le haut du visage. Elle a pu être désirable. Une des invitées de Ludmilla, une Libanaise, vient se mettre à mes genoux et me lit un extrait, paru je ne sais où, d'un texte de moi sur Marie-Madeleine.

22 janvier. Comment fait-il, Nourissier, pour écrire à chaque livre un chef-d'œuvre, deux articles par semaine, courir sans jamais se presser, dans ses belles voitures, à toutes les réunions qu'il préside dans les maisons d'édition et à l'académie Goncourt, sans compter les foires, bazars et ventes de charité ? Et toujours discret, bon enfant, bonhomme, bon époux, bon père à remords de n'avoir pas été meilleur, gérant bien sa fortune, disant partout ce qu'il faut dire, toujours du côté des puissants du jour, avec, vaguement, de temps à autre, une parole de compréhension, qu'on devine de commisération, pour ceux qui auraient tendance à être du côté du populo, oui, comment fait-il ? Ah ! il en a de la chance ! Cette chance, il l'a bâtie, brique à brique, tricotée maille à maille : jamais

un mot plus haut que l'autre, jamais une réflexion qui pourrait donner à réfléchir, toujours des jugements sérieux, très chattemites, des silences éloquents, et, quand il doit pondre quelque chose de difficile sur quelque ouvrage qui va « tirer » et n'est pas de quelqu'un de son bord, du tordu, des expressions qui ne veulent rien dire ou qu'on peut prendre dans un sens ou dans l'autre, ah ! il est fort. C'est l'éminence grise, jusque dans la barbe, des Lettres, des Arts, de l'Esprit. On ne jure que par lui, il a tout conquis, il possède tout, même les consciences, il m'a même sagement « conseillé » un temps, jusqu'à ce qu'il ait admis que j'étais quelqu'un de décourageant, hélas pour moi. Je l'admire. Il avance tout droit, prudemment, sagement. Il détient aussi la fortune des autres. Ah ! mon pauvre Sigaux, tu es dans la tombe, tu n'as rien réussi, je n'ai même pas pu aller à ton enterrement, il devait pleuvoir ce jour-là. Enterrer les amis, non, jamais ! Je veux qu'ils continuent à vivre.

23 janvier. Vézelay. Petite pluie avec coup de vent sur le parvis. Rencontre du frère Guillaume, et comme je lui demande quand il pense repartir pour l'Afrique où il exerçait son « apostolat » : « Pas avant fin juillet, puisqu'il va y avoir trois jours de fête pour l'anniversaire (les neuf cents ans) de la croisade. » Interloqué, je lui demande si une telle commémoration est de circonstance avec le réveil de l'islam, le terrorisme, etc. Il paraît étonné. Il semble ignorer que les musulmans aient pu garder mauvais souvenir de nous. D'où est partie cette idée de célébrer le départ de la croisade ? 1146, ça ne fait que huit cent quarante ans. Qu'est-ce qu'il leur prend, à mes très chers frères ?

4 février. Evénements du Liban. Tout se déroule comme j'ai cru le voir dès le début : les chrétiens du Liban, les maronites surtout, n'ont rien de commun avec les pieds-noirs sauf cette irréductible conviction qu'ils détiennent la vérité et qu'ils refusent de tenir compte des réalités. Les musulmans restent pour eux une minorité qui doit céder. Leur dieu est plus le Veau d'or que le Christ. Leurs dirigeants n'ont eu soif que de pouvoir et d'argent. Ils croient encore qu'avec de l'argent on a tout, ils n'ont pas arrêté de vivre dans l'illusion, de se mentir à eux-mêmes. La parole d'Amine Gemayel, le jour où, pendant mon voyage, nous sommes allés le voir : « Je ne m'occupe pas de ce qui se passe en bas... » Son courage est fait d'inconscience. Il est rusé mais la ruse n'est pas intelligence, c'est la ruse. Il faudra le tuer et il n'aura pas encore compris. Hobeika, bien qu'il ait les mains pleines de sang, m'a paru autrement

JOURNAL

proche des réalités, et c'est pourquoi Amine a voulu le faire disparaître. A mon avis, Amine périra par lui.

Tania pas là. A Paris depuis hier où elle va embrasser ses enfants avant leur départ pour le Népal. La chienne a pleuré toute la soirée. Ce matin, les oiseaux la cherchent partout. Moi aussi.

La basilique. Six mois de l'année, d'octobre à avril, sa masse me cache la naissance du jour. Le soleil se lève derrière elle. Elle doit suffire à tout. Elle prend tout. Je me demande s'il n'y a pas là un peu de la dent que j'ai contre elle, de chez moi.

7 février. Odile de L. m'envoie un paquet de mes lettres de 1948 à 1950¹. Elle les trouve très intéressantes. J'en lis trois ou quatre au hasard. Elles sont écrites avec vivacité, toujours pleines d'une tendresse pour elle qui me stupéfie, et on y voit passer des tas de gens connus : Camus, Léautaud, Jouhandeau, etc. C'est la période Florence Gould. Je me souviens, mais ça m'étonne quand même ; j'en suis baba. Du coup me vient l'idée de publier ces lettres (toutes, à partir de 1945 où notre rencontre a eu lieu en Grande-Bretagne) sous le titre de *Lettres à O*. Les siennes, je ne sais plus où je les ai serrées, je me demande à qui je les ai données.

9 février. Seigneur, si de temps en temps vous posiez la main sur ma tête, comme je le fais à la chienne...

10 février. Tania : « Les gens auront du mal à lire ton livre... » C'est comme toujours, ce n'est pas assez public, c'est parfois difficile à suivre, ce n'est pas comme Troyat, Félix ne lira jamais ça. Et le sujet ? Le sujet a fait la fortune de M. Bordeaux, mais M. Bordeaux tombait bien, aucun problème ne se posait et il n'en a posé à personne. Comme tout ce que j'écris, c'est réservé à une sorte d'élite, mais pas à une vraie, comme Cioran ne peut être compris, pour le moment, que par les intellectuels. Comme Claude Simon ne peut être apprécié que par eux. A la longue, avec cette vraie élite-là, un snobisme se forme qui ne s'est jamais formé à mon propos. Je ne suis pas assez difficile, pas assez secret, je ne le suis

1. Reproduites en partie dans le volume 1 du *Journal : Les Années déchirement*, Albin Michel, 1997.

même pas du tout, secret, Nourissier ne me placera jamais parmi les écrivains qui comptent, qui ont quelque chose à dire. Pour moi, on ne sait pas si c'est du lard ou du cochon, si je vauz quelque chose ou pas. « Oui, oui, dira Nourissier en se passant la main dans sa barbe de faune assagi, je ne sais pas s'il est allé au bout de ce qu'il pouvait avoir à dire, si même il a su ce qu'il avait à dire, s'il a poussé assez loin dans l'audace, en un mot s'il est assez artiste... » Cette vieille carne se vengera autant qu'elle pourra d'avoir été tout le contraire de ce qu'elle est. Et puis quoi ? Ne suis-je pas simplement « un écrivain militaire » ?

11 février. Hier, lundi, tout est blanc, verglacé, croûté, le vent tombe, il fait moins froid, je sors avec ma peau de loup chinois mitée et décousue, je fais avec la chienne le tour du vaisseau au mouillage de la basilique. Face au cimetière, dans le bas, si on se retourne sous le ciel gris, on voit alors la basilique de vieil ivoire, que les frimas n'ont pas réussi à transformer en lis, et c'est toujours là que vient à moi la prière : « Seigneur, vous qui êtes la Lumière, faites que je voie. Vous qui êtes la Parole, faites que j'entende... » Puis je longe le rempart, vers le sud, d'habitude c'est en sens inverse, et je gagne l'extrémité de la rangée de marronniers, étêtés maintenant, et le bord où de jeunes plants remplacent les centaines abattus parce qu'ils menaçaient ruine. Alors, jusqu'au bout, vers l'ouest, jusqu'au coin nauséabond où, à la belle saison, on trouve toujours quelqu'un en train de pisser et qu'on appelle « le coin des Belges », c'est le passage du regard amoureux. La basilique couchée tout en long, immobile, comme un grand navire à deux tours amarré au quai de pierre, ou, si l'on veut, comme une belle créature nue, se dorant à la face de Dieu, et que nous, pauvres loulous, nous pouvons bien reluquer non sans un brin d'hypocrisie : « Que tu es belle, mon amour, que tes cuisses sont longues et douces, que ta gorge est rebondie... » Et comme je l'entends roucouler d'adoration : « Que ton visage est resplendissant et comme ta chevelure blonde en tresses coule de chaque côté jusqu'à tes pieds... » Après ce regard amoureux vers le chef-d'œuvre de justesse et d'harmonie, vers celle qui ne ressemble à aucune autre et que je n'ai jamais pu voir, de loin, de près, sans que mon cœur batte plus vite, les versets du Cantique viennent naturellement sur les lèvres. Il n'y a pas d'autres voies mystiques, vers celle à qui le monument est, dès l'origine, dédié. Les moines de l'abbaye du XII^e siècle devaient dire à la Madeleine ce que je lui dis, mais en ce temps-là ça avait un sens, on se battait pour celles qu'on aimait. Après quoi, je la frôle, le long de ses cent mètres d'étendue, je rentre la chienne et m'en

JOURNAL

reviens, prenant garde à ne pas m'étaler. Moment unique, il est midi, le temps engage peu les voitures à rouler, elles nous foutent enfin la paix sur notre esplanade de glace où ce qui reste du vent s'engouffre dans les goulets, de chaque côté de la façade que la lumière n'atteint pas. Des escarilles de neige volettent et tourbillonnent. Dès la porte poussée, dès les premiers pas sous l'univers glauque du narthex, le sculpteur a fixé le Christ en plein souffle de Dieu, ses jambes et son corps moulé par l'irrésistible force du *pneuma*, le fluide sacré, sa main ordonnant à ses disciples de partir vers tous les coins de la planète. La demi-ombre envahit tout, nous baigne, nous plonge dans son mystère, et on reçoit une caresse sur le visage et sur les mains. Dehors il fait moins cinq, moins sept depuis quelques jours, dehors on se protège les yeux et les lèvres, on s'emmitoufle, et là c'est une douceur entre les murailles du grand vaisseau. Ô merveille, on avance vers la lumière toujours plus vive, on navigue à travers un long espace d'éternité, on se laisse balancer par le plus unique de l'amour, la solitude sacrée face à ce qu'on aime. Ô mon amour, ô ma tourterelle, et, devant Notre-Dame Sainte Marie : « Ô Madame, que je sois, pauvre loulou, comme un enfantelet dans vos bras, que j'aie vous retrouver ailleurs, que je me perde dans votre miséricorde... »

Les cierges, pâles brins de lumière blanche dans la pâle pénombre figée, comme suspendue, ressemblent-ils à ce qui restera de nos âmes brûlantes plus tard, quand nos corps seront poussière, et qu'une petite sœur de saint Dominique ou de saint François l'enlèvera d'un presto coup de balai vers le vent toujours aux aguets ? Je m'en vais, je sors précautionneusement par les marches glissantes, j'aperçois une silhouette grise qui ressemble à celle du père Pascal qui monte vers le presbytère. C'est lui. Je l'entraîne hors de la furieuse ruée du vent, à l'abri de la tour Saint-Pierre, où nous nous embrassons. Je lui dis que l'hiver est bien âpre, la basilique bien dure à atteindre, mais quelle clémence à l'intérieur ! Il sourit. Je crois entendre que, pour lui, l'hiver a été dur, qu'il s'est absenté souvent, je crois entendre qu'il va venir me voir, et je n'ose pas lui dire qu'il sera peut-être trop tard. Trop tard n'est pas le mot. Inutile plutôt, résigné que je suis à ne voir personne d'ici, parce que personne d'ici ne peut rien pour moi. Et comme le lieu ne prête pas à la conversation et que je ne pense qu'à m'échapper, je m'en vais, prenant garde à ne pas m'étaler. Et qu'ai-je dit en allumant mes cierges sur la herse vide ? Qu'ai-je dit : « Ô ma tourterelle, ô ma bien-aimée » ?... N'ai-je pas dit : « Aidez-moi à vous quitter maintenant parce que je vous aimerai mieux ailleurs parce que je ne veux pas être à la célébration de

la croisade »... ? Je n'en ai même pas parlé à Pascal, de cette croisade, l'idée ne m'en est pas venue. J'ai tendance à croire que je n'aurai pas à désavouer ce sauvage et imbécile élan de nos pères.

12 février. Je pense, je ne sais pourquoi, à ces oiseaux qui, à la tombée du jour, s'élèvent en vol serré sur les rives des lacs et ne savent plus où aller parce que le soleil est bas sur l'horizon et que la lumière faiblit. Se réfugier sur la terre ferme ? Rester au-dessus de l'eau ? Le soleil va disparaître, une sorte de frénésie dans la panique s'empare d'eux, ils se dirigent en masse dans une direction, et à peine y paraissent-ils assurés, qu'ils virent violemment ; alors toute leur masse se disloque, se bouscule, s'évite, monte, descend en un groupe sombre pareil à celui des sauterelles, car la nuée des sauterelles hésite aussi à se poser, s'élève, s'abaisse comme un voile brillant et doré qu'on agiterait. On m'a dit que, sur le lac, c'étaient des grives, des grives ou des étourneaux ? qui disparaissent tout à coup dans la brume, réapparaissent, virevoltent et s'enfuient enfin sans qu'on sache quand elles se décideront à s'abattre. Dans le crépuscule du soir ? Ce soir-là, j'étais venu, il y a un an ? Il y en a deux ? non pas à Genève mais à Lausanne, où la bibliothèque avait organisé une somptueuse exposition à Bernard Clavel. C'était une atmosphère un peu bizarre, comme toutes les choses officielles, où les amis convoqués se confondent en admiration éhontée, où l'auteur est déjà statufié, sinon empaillé, où moi je me trouvais perdu entre trop de gens que je ne connaissais pas et qui ne me connaissaient pas non plus.

14 février. Qu'elle est belle sous le soleil, l'abbatiale, qu'elle est blonde ! Et l'été, rousse. Comme Salomé.

16 février. Aujourd'hui, elle a bruni. Elle est plutôt germanique. Quelques fois après un peu de pluie, elle a le teint d'une Abyssine, pas très noire, comme la femme qu'a eue Rimbaud pendant deux ans, à Aden, dans son aventure là-bas. Du soleil, et aussitôt, elle vire au vieil ivoire.

24 février. Mort du général de Bollardièrre, connu parce qu'il refusa d'obéir à Massu à propos d'un établissement de la torture dans son unité. S'il n'avait été que colonel, personne n'en aurait rien su. Je me trompe peut-être. Ce n'était pas quelqu'un de particulièrement rayonnant, mais il faut rendre hommage à ce qui lui a donné sa fermeté.